

## Note du réalisateur

«Je viens de faire le film avec lequel j'ai eu le plus de rapport charnel. Ce n'est pas un film fait à la légère. Plutôt « à la vie à la mort ». Pour moi, il ne s'agissait pas seulement de réaliser un film, d'écrire un scénario, mais c'était un acte beaucoup plus fort parce qu'à chaque instant cet objet artistique pouvait m'être fatal. Bien que je sois revenu sur les lieux d'« Omar Gatlatto », parce que j'avais envie de voir ce qui avait changé, il est clair que ce premier film était fait avec un certain optimisme dans un pays nouveau, en construction, où il y avait un espoir. Je suis un cinéaste, donc je dénonce. Déjà, à l'époque, je dénonçais l'exclusion de la jeunesse, son mal de vivre. En même temps, je me disais que dans trois ou quatre ans tous ces problèmes allaient être réglés. Après avoir tourné d'autres films, avoir travaillé en France, je suis revenu dans le même quartier de Bab el-Oued, et je constate que tout s'est aggravé, que les choses ont rétrogradé. Avec en plus la violence, l'intolérance et la haine qui sont venues se greffer sur les problèmes existants. La situation est vraiment lamentable et difficile à aborder. Je me suis vraiment demandé si un film peut le faire. Personne ne fait rien, personne ne travaille sur la situation actuelle. Bien sûr il y a des journalistes qui écrivent et risquent leur vie, mais la plupart des gens se sont mis en « stand by ». En même temps, nous les intellectuels, les artistes, sommes dans une position en porte à faux parce qu'on voudrait nous faire porter la responsabilité de la situation, alors qu'on aspire qu'à créer dans un pays en paix. Actuellement, il n'y a que deux solutions, soit on se tait, et le seul problème qu'on peut avoir c'est de se faire tuer, soit on essaye de créer. J'ai choisi d'essayer de créer dans ce contexte, sans manichéisme. En regardant mon quartier populaire et en ne me posant qu'une seule question : que nous est-il arrivé ? Une espèce de malédiction pour nous faire payer notre arrogance, notre indépendance, notre richesse, notre présence, notre côté « phare du tiers-monde » ? Une vraie catastrophe.

J'ai fait deux documentaires : un sur les événements d'octobre 1988 « l'Après-octobre » et un autre sur les femmes, « Femmes en mouvement », en 1989. A ce moment-là, les quartiers étaient abandonnés aux jeunes, mais il y avait une redéfinition de la politique en Algérie, la disparition du Parti unique, la pluralité des associations et, aussi, la montée en puissance de la mouvance islamique. Ce qui était clair, c'est que les films que nous ferions après cette période sanglante de la fin 1988 ne seraient plus jamais les mêmes. Pour « Bab el-Oued City », il y a un décalage entre le moment où je l'ai écrit et le moment où je l'ai réalisé avec la trouille au ventre parce que j'ai été rattrapé par l'histoire. Par moments, je me disais comment puis-je faire répéter des acteurs alors que les gens sont en train de mourir. Le cinéma paraît futile dans ces situations. Mais j'ai pu faire ce film dans un rapport profond au cinéma et au fait même de filmer.

Je ne m'attaque pas à l'intégrisme, je m'attaque à l'intolérance, car dans un pays où les règles démocratiques seraient respectées l'intégrisme devrait pouvoir vivre à côté de moi. L'intolérance, c'est quand on me dit comment je dois me comporter sinon je suis un homme mort. Je ne peux plus être un citoyen dans ces conditions. Je me révolte contre le fascisme du projet. Sinon l'Islam est notre culture et nos traditions en Algérie depuis longtemps. Je suis né dedans, cela ne me gêne pas ; mais si ma liberté est cassée, je suis contre.»

# Interview

Petit retour dans l'histoire du film algérien avec Merzak Allouache, aussi bien à l'aise dans le cinéma (« Omar Gatlatto ») que dans le documentaire (« Vie et mort des journalistes algériens » réalisé pour ARTE) ou la fiction et des émissions humoristiques (il vient de finir « The Bay of Algiers » pour la télévision algérienne). Le réalisateur à la renommée internationale qui dénonçait déjà en 1994 l'intégrisme religieux dans « Bab el-Oued City » prouve qu'il est capable de filmer autant le réalisme cru de la guerre ou de la traversée des immigrés clandestins (« Harragas »), que les mécanismes du rire (« Chouchou »).

**Depuis le Printemps arabe, est-ce que les conditions de faire du cinéma en Algérie ont changé ? Pouvez-vous nous parler comment c'était avant et après la révolution ?**

**Merzak Allouache :** Les conditions de tournage, la manière de faire des films, a évolué en Algérie depuis que ce pays est indépendant, puisque dans les premières années d'indépendance, l'Algérie se voulait pays socialiste avec une centralisation de la culture, une centralisation de l'information, avec un parti unique. Ce qui fait qu'il y avait un centre du cinéma, les cinéastes étaient salariés, il y avait une production cinématographique, et ce jusqu'à la fin des années 80. Par la suite, on est passé à un autre système politique, un système libéral. Toutes les structures étatiques qui aidaient à la production, qui produisaient, qui distribuaient, ainsi que les salles, appartenaient aussi à ces structures, tout le circuit, de la production à la distribution était centralisé. Tout ce système c'est effondré et le cinéma a été privatisé.

Ceux qui voulaient avoir des sociétés de production pouvaient avoir des sociétés de production, pouvaient produire des films, sauf que le problème c'est qu'il n'y avait pratiquement plus de financement. Depuis, il y a des aides qui ne sont pas suffisantes et il y a une commission qui lit les scénarios et qui décide de donner cette aide qui sera vraiment d'un faible montant par rapport aux coûts d'un film. Et c'est là que se pose le problème, c'est qu'au niveau de cette commission jusqu'à présent, il y a quand même une espèce de censure, il y a une espèce de dirigisme, puisque depuis l'indépendance de l'Algérie tout le monde sait – à l'intérieur, à l'extérieur du pays les cinéastes le savent – qu'il y a une méfiance par rapport à l'image, par rapport au son, par rapport à l'histoire qu'on raconte. Et cette méfiance est encore plus grande vis-à-vis de tout ce qui peut passer à la télévision algérienne. Moi, j'ai une grande partie de mes films qui n'ont jamais été diffusés à la télévision algérienne. En particulier tous les films que j'ai pu faire depuis 1993, dont un film qui parlait du terrorisme, de l'islamisme politique, de la violence etc. Et donc, depuis, avec les cinéastes qui sont maintenant de la nouvelle génération, les jeunes, il y a des choses qui se font. Il faudrait donc voir avec les jeunes. Pour les anciens cinéastes, beaucoup ont baissé les bras, parce que qu'ils n'arrivent pas à monter leurs projets. Et il y a un peu une espèce de jeu du chat et de la souris avec les scénarios, avec la censure.

**Et depuis le Printemps arabe ?**

**Merzak Allouache :** Depuis le Printemps arabe, je n'ai pas vu de films nouveaux. Donc je ne sais pas vraiment si ce qui se passe dans les pays arabes, ce qui a influencé l'écriture, s'il y a des choses qui sortent. Il va y avoir en octobre le Maghreb des films (<http://maghrebdesfilms.fr/>), c'est un petit festival qui a lieu à Paris, il y a un regroupement de films maghrébins, et j'ai entendu dire qu'il y a plusieurs court métrages qui ont été produits il y a pas très longtemps en Algérie qui vont être là, mais franchement je ne sais pas quel est leur

contenu ni de quoi ils parlent. Comme il y a des problèmes de financement, les films mettent beaucoup de temps à se monter. Je ne sais pas s'il peut y avoir actuellement un film terminé et qui a été commencé après février. Je n'ai pas eu de discussion avec de jeunes cinéastes, je ne sais pas s'ils sont vraiment influencés. Bien évidemment, il y a une écoute de ce qui se passe dans les pays voisins, et surtout tout le monde aimerait pouvoir s'exprimer librement.

**Justement, par rapport à cette liberté d'expression, pensez-vous que dorénavant on pourra parler de thèmes qu'on na pas pu aborder ? Ou parler des thèmes d'une autre manière ? Est-ce qu'il y a cet espoir ?**

**Merzak Allouache :** Par rapport à la liberté d'expression, jusqu'à présent je ne suis pas très optimiste, parce que comme je l'ai dit tout à l'heure : l'image fait peur. Par contre ce qui n'est plus contrôlable, c'est l'image d'amateur, l'image indépendante, l'image qui passe par les circuits d'Internet, par les circuits sociaux, par Facebook et Youtube. Et là vraiment, tout le monde s'en donne à cœur joie dans tous les pays. De plus en plus, les jeunes sont branchés sur ces circuits, voient des images. Ces images sont filmées très vite et sont montrées. En Algérie par exemple il y a vraiment des émeutes quotidiennement un peu partout à travers le territoire national et ces émeutes sont tout de suite filmées par des téléphones portables et sont vues partout. Donc au niveau de l'actualité immédiate, personne ne peut rien, bon sauf si on bloque comme on l'a fait dans certains pays Internet pendant des périodes précises. Par contre tout ce qui concerne la fiction, le documentaire, j'ai l'impression que c'est plus compliqué. En Algérie nous n'avons plus l'état d'urgence, mais une caméra qui est sortie en extérieur nécessite une autorisation de tournage, donc on ne peut pas tourner sans une autorisation de tournage, on ne peut pas prendre de photos. Il y a alors cette situation qui fait que le résultat c'est aussi l'autocensure : quand on sent une pression, il y a l'autocensure.

Je pense que par rapport à ce qui se passe actuellement dans le monde arabe, par rapport aux informations qui nous parviennent d'Algérie, où il semblerait qu'il y ait une recherche de solutions démocratiques à tous les problèmes qui se posent dans ce pays, qui est un pays riche ne l'oublions pas, qui est aussi un pays où tous les jeunes sont vraiment très malheureux, qui est un pays où les jeunes partent dans des barques, traversent malgré les risques etc. ...il faut qu'il y ait une ouverture démocratique ! Je crois que tout le monde en Algérie est conscient de la nécessité de cette ouverture démocratique. Et effectivement s'il y a cette ouverture démocratique cela profitera aussi à la circulation des idées et donc aussi à la création artistique, cinématographique et théâtrale etc...

**Merci pour la transition vers une dernière question que je souhaite vous poser : quelle est votre définition personnelle de ce que c'est la démocratie ?**

**Merzak Allouache :** Pour moi, la démocratie c'est que tout citoyen puisse s'exprimer et on ne doit pas le pousser à s'exprimer par la violence. Car si on offre à ces citoyens une autre alternative que la violence, ils s'exprimeront comme s'expriment les citoyens qui en Europe manifestent, votent, participent, créent des associations etc...